

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le théâtre qu'on joue

André Dionne

Number 35, Fall 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39749ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

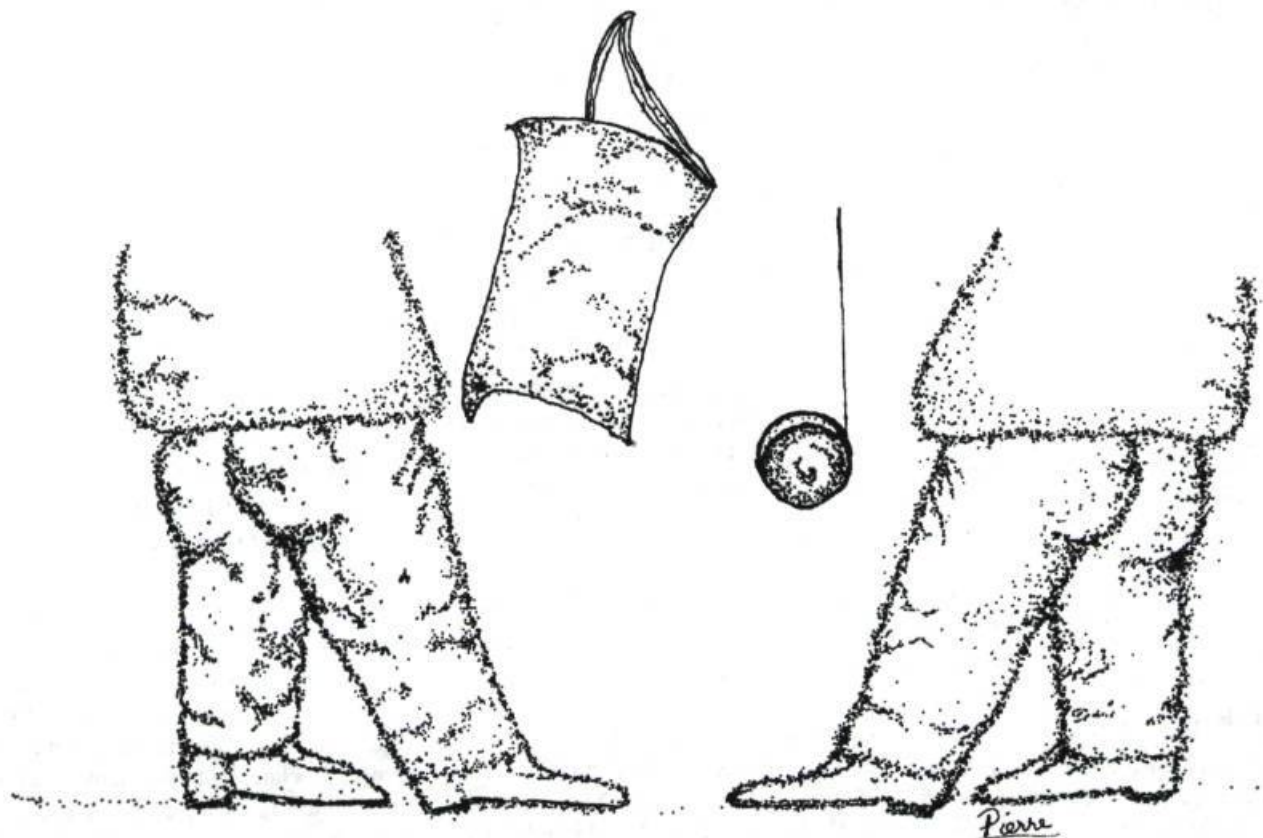
0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dionne, A. (1984). Review of [Le théâtre qu'on joue]. *Lettres québécoises*, (35), 59-61.



Je Ne T'Aime Pas
de Louise Roy et Yves Desgagnés
 une production de Médium médium

Dans le «Je ne t'aime Pas», il y a toujours quelqu'un qui essaie de réaliser les rêves qui l'habitent: «on projette l'image qu'on a de soi-même», comme dit l'un des personnages. On nage en plein tremolo. On marche en équilibre sur la corde sensible de l'émotion. C'est de l'opéra théâtral, de la distance rapprochée. Tout devient sensible, désamorcé dans son rituel. On évacue l'adage au profit de l'apanage. Le rideau d'arrière-scène qui descend nous montre l'inversion de cette progression intérieure qui gruge chaque personnage. L'éclairage de coulisse empêche les faux-fuyants. Et comme nous dit Louis, pour défendre son opéra: «si tu veux des histoires, va au théâtre». Serait-ce enfin fini pour notre plus grand bien ce «peuple sans histoire» (Durham)? Pourrait-on faire oeuvre de modernité sans querelle? Vibrer! Vivre! Oublier les sornettes et les poncifs du

**Le théâtre
 qu'on joue**
par André Dionne



comme-tout-le-monde pour tenter tous les possibles de son devenir. Hors normes. Hors références. C'est ce défi nouveau que nous proposent les auteurs. Enfin un vécu différent. Des sentiments sans cérébralité.

Patricia, technicienne, rencontre Louis, fonctionnaire en sabbatique qui essaie d'écrire un opéra — la passion de sa vie. Jules, frère de Patricia et brillant avocat, défend Camille, accusée du meurtre de son mari. Pas d'intrigue. Que des émotions qui s'aiguisent au hasard des circonstances. Du brute qui vole en éclisses. Larmes et joies réconciliées. De l'humain dans toute son étoffe. Du ridicule intégré au pseudo-sérieux de sa destinée.

Mise en scène d'une façon très expressionniste par Yves Desgagnés, co-auteur, la pièce nous séduit. C'est du «back-room» sentimental à la Fassbinder. Sur la limite du ce qu'on ne dit pas et ce que l'on fait. Bref, une pièce fascinante qui porte tous les germes de la nouvelle sensibilité, ces extraordinaires complicités.

La Grande Opération

de Jean-Raymond Marcoux
au bateau-théâtre l'Escale

Avec *Diogène* et *Bienvenue aux Dames, Ladies Welcome*, Jean-Raymond Marcoux s'imposait comme un dramaturge de talent. Un humour fin. Des personnages habilement dessinés. Le tout dans une structure intelligente et bien équilibrée. Dans sa dernière pièce, une comédie, nous retrouvons les mêmes qualités, mais la construction n'a pas la même force. Le deuxième acte nous apparaît superflu. Il n'apporte que quelques vagues explications. Même les personnages perdent le pétillant de leur humour. Les scènes s'allongent et se perdent dans les reconnaissances. Le spectateur du théâtre d'été est content. Il se trouve perspicace. Il repart béat: «Tout le monde il est beau, fin et gentil». Et le marché du théâtre d'été ne s'en porte que mieux. Il devient rentable pour tous.

Toutefois la mise en situation est intéressante et permet l'identification populaire. Michelle est une infirmière engagée syndicalement. Une femme qui s'émancipe à l'approche de ses quarante ans. Richard est un ingénieur en attente d'être reclassifié. Un démon du midi face à la vasectomie. Pour rétablir l'équilibre du couple, il y consentira. (Le beau petit mâle qui veut que sa femme lui reste fidèle comme me dit toujours une de mes amies). Michelle, 38 ans, fière d'une aventure avec un copain de son mari, attend patiemment — après quinze ans de mariage — les résultats du couteau miraculeux. Voilà toute la problématique de la pièce. La belle-mère kétaine et l'ami «petit homard» pansent les plaies: le tour est joué ou la boucle est bouclée.

La mise en scène de Gilbert Lepage apporte du piquant à la pièce. Tout est simple, efficace et réussit à accrocher le spectateur. En somme, une production très bien léchée qui permet à tout le monde de dire que le théâtre, c'est fait pour durer. Et ça nous donne bonne conscience.

Camille C.

de Jocelyne Beaulieu et René-Richard
Cyr
au théâtre d'Aujourd'hui

D'une autre époque, mais très actuelle, cette *Camille C.* nous sculpte les beaux traits de cette hypocrisie de notre société qui, pour sauver son honneur et ses privilèges, n'hésite pas à recourir aux pires bassesses. Quand on pense encore au mystère Nelligan et à tous ceux qui ergotent en se mouillant les babines d'«universalité». Le cas de Camille Claudel à laquelle on essaie de rendre justice — sans faire le procès des responsables de sa déchéance me semble n'être que la pointe de l'iceberg qui détruit sans avertir. Victime d'une époque, d'une société, de ses proches, elle symbolise l'artiste pris au piège des pouvoirs, la femme aliénée dans sa condition, la création confrontée à la reconnaissance. Quand on voit la pseudo-pureté morbide de son grand frère Paul, écrivain célèbre et diplomate sinueux, signer pour son internement, c'est à vomir. L'honneur est sauf, mais à quel prix? Les bien-pensants peuvent poursuivre tranquillement leur oeuvre de destruction.

En incarnant cette femme sculpteure, maîtresse de Rodin, Lise Roy s'impose comme une de nos plus grandes comédiennes. Dans un geste, un regard, elle dessine tout le destin tragique de la création. Entourée d'une distribution impeccable, elle supporte toute la pièce sur ses épaules. Le texte de Jocelyne Beaulieu et de René-Richard Cyr d'après *Une Femme* d'Anne Delbée nous séduit par sa vigueur toute orientée sur la sensibilité de Camille C. Geneviève Notabaert signe une mise en scène bien rythmée et actualise une problématique délicate. Combien d'inconnus et de bafoués pour une célébrité? — Un spectacle envoûtant qui dénonce l'injustice et la mesquinerie d'un système bien rodé.

Ne Blâmez Jamais les Bédouins

de René-Daniel Dubois
au café-théâtre La Licorne

Parler du délire de René-Daniel Dubois, c'est déjà réduire un texte qui nous propose mille pistes. Il déborde continuellement les propres frontières d'une imagination sans limites. C'est du vide rempli d'éclatement silencieux. Comme une bombe qui traque, n'explose pas, mais répand sa terreur, son contrôle, son effet dans le subconscient néantisé des bédouins. C'est de l'opéra dans toutes les langues. Le Père Noël et Teuton pris dans le même désir. Une symphonie sans orchestre. La guerre du «qui veut régner» sur le désert. La voie ferrée, les parallèles, la «one Track», la cantatrice ficelée, c'est du ping-pong de neurones. Un jeu de dieu qui agresse les dieux «Je vous veux être» clame-t-il.

Cette haute performance sans référence englobe tout. Il n'y a plus de temps. Plus d'espace. Que de l'énergie. Des sons qui se réinventent. Des cerveaux, gants retournés. Des masques qui démasquent. Toutes les réponses deviennent questions et l'inverse. Quel beau chant au vide! La «légende parle (enfin) par la bouche des sorciers».

René-Daniel Dubois, en smoking S.V.P., fait corps avec son texte. Seul, deus ex machina de son propre jeu, auteur d'acteur, il dé-pose, impose et repose. «Nul ne forge un outil sans avoir un jour le but de s'en servir» dit-il et il s'en sert à merveille. On reste sidéré devant un tel génie qui s'affirme et se démonte, nous implique dans sa mécanique, nous lance les morceaux de son puzzle. «Le train ne s'arrête pas.» La pièce continue. La vie se prélassa peut-être dans le désert?



Lise Roy et Pierre Collin dans *Camille C.* de Jocelyne Beaulieu et René-Richard Cyr, au Théâtre d'aujourd'hui.



Michel Laferrière et Béatrice Picard dans *La Grande Opération* de Jean-Raymond Marcoux, à L'Escale.